

Éléments pour une monographie du *Journal de Françoise* de Robertine Barry

La réflexion qui accompagne la lecture de la presse conduit à la lente élaboration d'une méthode qui avance au même pas que l'expérience de ce déchiffrement.

Corinne Pelta, « La presse libérale sous la restauration¹ »

Avec d'autres oubliées, Robertine Barry refait surface et l'importance de son rôle dans le champ culturel et littéraire québécois au tournant du XX^e siècle est désormais reconnue, sans pourtant être bien définie. Sa carrière est brève, son œuvre livresque mince², mais ses écrits journalistiques constituent une masse textuelle importante : collaborations à plus d'une douzaine de périodiques, chroniques et autres contributions au journal *La Patrie* de 1891 à 1899 et rédaction du *Journal de Françoise* de mars 1902 à avril 1909. Cette dernière publication, dont elle est la fondatrice, a souvent fait l'objet de dépouillements longitudinaux à cause de la quantité phénoménale d'informations qu'elle contient sur les pratiques culturelles et associatives de l'époque, mais son étude systématique n'a jamais été entreprise et semble capitale lorsque l'on tente de retracer la trajectoire de celle qui s'est fait connaître sous le nom de Françoise³. J'aborderai ici quelques aspects d'un travail en chantier qui conduira à une meilleure connaissance de ce périodique et de sa fondatrice⁴. Trois lectures, qui concourent à cerner globalement *Le Journal de Françoise*, seront esquissées : d'abord, une description de la facture d'ensemble de l'objet matériel suivie des démarches pour organiser et rendre accessibles les multiples informations de ce périodique, ensuite une lecture interne qui met en relief la forte présence de la directrice au sein du périodique et la nature dialogique de ses relations avec les acteurs d'un réseau personnel étendu et, finalement, une contextualisation qui a pour but d'analyser la place et la portée du périodique dans son époque en considérant les différents champs qui agissent sur lui.

¹ Corinne Pelta, « La presse libérale sous la restauration » dans Marie-Ève Thériault et Alain Vaillant (éd.), *1836 : L'an 1 de l'ère médiatique. Étude littéraire et historique du journal La Presse d'Émile Girardin*, Paris, Nouveau Monde, 2001, p. 297.

² Même l'œuvre livresque est indissociable des périodiques, car au moins 11 des 15 nouvelles de *Fleurs champêtres* (1895) ont d'abord paru dans *La Patrie*, et le recueil *Chroniques du lundi* (1900) réunit un choix d'articles parus dans le même quotidien.

³ Je la désignerai par son pseudonyme pour les raisons expliquées ci-dessous.

⁴ Cet article est le prélude d'un projet de thèse, « Robertine Barry (pseudonyme Françoise) : trajectoire d'une femme de lettres québécoise au tournant du XX^e siècle ».

Facture du *Journal de Françoise*

L'éditorial de la première livraison annonce un journal « littéraire, instructif et récréatif à la fois » qui fera contrepoids à « l'article politique et financier » et à « la littérature de l'annonce et du fait divers » (*Le Journal de Françoise*⁵, I, 1, 1902, p. 1). Le public ciblé est celui des « femmes à qui [la revue] s'adresse avant tout » (*JF*, I, 1, 1902, p. 2). Cependant, les hommes et les enfants ne sont pas exclus puisqu'il s'agit d'une « Gazette canadienne de la famille », ainsi que l'indique le sous-titre qui apparaît au frontispice et en page un de chaque numéro, ce qui est confirmé par le contenu de la revue et les signatures des collaborateurs⁶.

Le Journal de Françoise est facilement accessible sous forme de microfilms surtout, mais des copies papier sont aussi disponibles. Quelques collections complètes, reliées en sept volumes, un par année de parution, ou en numéros détachés, se retrouvent dans des bibliothèques privées. J'ai en ma possession plus de la moitié des numéros dans un état satisfaisant. La copie papier permet de mieux percevoir les conditions matérielles de lecture : facilité de manipulation et de feuilletage, manières de tenir la revue, déployée, pliée et même repliée comme le montrent certains exemplaires.

Le Journal de Françoise est un bimensuel *in-quarto* qui paraît pendant sept ans, du 29 mars 1902 au 15 avril 1909, les premier et troisième samedis du mois, à raison de 24 numéros par année, sauf la première et la dernière qui en comptent 25, et la deuxième, 23; en tout, 169 numéros de 12 pages pendant les deux premières années, puis de 16 pages à partir d'avril 1904; au total, 2575 pages de texte. La page frontispice présente les informations usuelles : numéro, prix à l'unité et date, titre, sous-titre, fréquence des livraisons, nom de la directrice et devise, prix de l'abonnement local, adresse et numéro de téléphone du bureau de la revue et prix de l'abonnement à l'étranger, en francs français⁷. Ces informations sont répétées à la page un. Le nom et l'adresse de l'imprimeur sont signalés au bas de la page de couverture. Le sommaire occupe les trois-quarts de cette page la première année, puis son format est réduit pour faire place à une illustration ou, quelques fois, à une photo. Les grandes fêtes, Noël, le jour de l'An, Pâques et la Saint-Jean-Baptiste⁸, constituent des exceptions, puisque le sommaire est supprimé et remplacé par une illustration thématique occupant les trois-quarts de la page. Au cours des

⁵ Robertine Barry, *Le Journal de Françoise*, revue bimensuelle, 29 mars 1902 au 15 avril 1909. Les références subséquentes au *Journal de Françoise* seront désignées par les lettres *JF*.

⁶ Devinettes, concours et correspondances permettent aux enfants d'être présents dans les pages qui leur sont consacrées.

⁷ *Françoise* vise un lectorat très large et aura effectivement des lecteurs en France et aux États-Unis, mais le tirage de la revue et le lectorat effectif sont inconnus.

⁸ Chaque année, au mois de juin, la directrice fait campagne pour que le 24 juin soit un jour férié partout au Canada.

années, la publicité envahit progressivement les trois autres pages de couverture, et s'insinue à l'intérieur de la revue, de plus en plus fréquemment, sous forme de placards, de communiqués ou de courtes publicités de quelques lignes.

La succession des textes est ordonnée et la même maquette est reprise d'un numéro à l'autre avec quelques variantes au fil des années. Contrairement aux sommaires qui n'indiquent pas les numéros de pages, ce qui peut donner l'impression que toutes les rubriques ont une égale importance, l'examen du contenu révèle la place réelle occupée par les divers articles. Chaque page est divisée en trois colonnes, plus rarement deux. Les poèmes de la page un font exception à cette règle et leur présentation varie. Un ou deux poèmes occupent souvent toute la page, mais la partagent parfois avec le billet de la directrice qui se poursuit sur la page suivante. Suivent des chroniques, des récits brefs (nouvelles, contes, légendes, historiettes, souvenirs, pages d'histoire), des correspondances de Paris et d'Ottawa rédigées par des collaboratrices désignées, des rubriques récurrentes, puis les pages consacrées aux enfants. Les rubriques pratiques — mode, étiquette, recettes et conseils — occupent un espace variable mais limité à une ou deux colonnes au total. Les textes peuvent être séparés par des entrefilets et des anecdotes sans titre. Le feuilleton, sur trois, parfois deux colonnes, occupe les deux ou trois dernières pages de la revue.

Plusieurs éléments facilitent le repérage visuel des textes en général bien délimités par des titres, dont certains sont entourés d'un cadre ornementé qui les distingue avec netteté. La poésie en première page ou les rubriques titrées récurrentes comme, par exemple, « À travers les livres », comptes rendus de livres reçus; « Bloc-notes », faits culturels divers; « En glanant », collection de faits cocasses sur des célébrités, membres des familles royales d'Europe surtout, mais aussi du monde entier, et parfois sur des écrivains; « Pages des enfants⁹ » qui se subdivisent à leur tour en sous-rubriques; roman-feuilleton poursuivi sur plusieurs numéros — trois pour le plus court, trente-sept pour le plus long; et, à partir de la deuxième année, « Le coin de Fanchette », réponses aux lecteurs; les rubriques constituent des marques topiques qui invitent à une lecture sélective et inscrivent la revue dans une modernité qui annonce le magazine actuel¹⁰.

⁹ Le nom de cette rubrique hésite entre le singulier et le pluriel, tant aux sommaires qu'à l'intérieur de la revue, mais chaque numéro offre deux pages des enfants, exceptionnellement trois. La rubrique s'intitule « Pages de la jeunesse » pendant quelques numéros de la 6^e année, avant de disparaître.

¹⁰ Micheline Cambron et Hans-Jürgen Lüsebrink, « Presse, littérature et espace public : de la lecture et du politique », *Études françaises*, XXXVI : 2, 2000, p. 137.

Des milliers de références à colliger

Le Journal de Françoise constitue un corpus dont les limites sont tracées par les sept années de sa parution et, pour cette raison, peut sembler facile à circonscrire. Cependant, l'objet matériel ne révèle pas immédiatement la complexité de son contenu : c'est l'arbre qui cache la forêt. Cette publication est caractérisée par un foisonnement de références. Un répertoire des sommaires révèle plus de 2300 textes, dont près de 2000 signés par plus de 500 collaborateurs et auteurs de textes choisis. À ces textes, il faut ajouter quelques titres omis dans les sommaires, les différentes rubriques de la page des enfants et les entrefilets sans titre. L'inventaire des textes et les regroupements pour chaque signature ont constitué, dès le début, des instruments permettant des repérages rapides. Il a fallu trouver une manière plus élaborée d'inventorier ces informations et mettre au point un système de dépouillement.

La constitution d'une banque de données semble pouvoir remplir cette fonction¹¹. Cependant, sa constitution soulève plusieurs problèmes. Par exemple, tous les éléments ne peuvent être traités dans un même fichier. La rubrique récurrente, l'article ponctuel ou la publicité présentent des informations de nature différente. Les aphorismes, qui parsèment la revue et retiennent l'attention tant par la signature des auteurs que la thématique qu'ils abordent, ou « Le Coin de Fanchette », composé de réponses aux lecteurs, exigent une approche différente. Les notes de la rédaction, qui éclairent parfois l'origine d'un texte ou identifient une signature ou un anonyme, offrent parfois autant d'intérêt que l'article lui-même. Un autre problème a surgi, celui de la typologie; il a fallu déterminer des catégories larges et souples pour classer des textes aux frontières génériques floues et éviter de multiplier les rubriques, tout en renonçant à inscrire le plus grand nombre possible d'informations sur une même fiche afin d'alléger la fabrication et la consultation. L'élaboration de fichiers et de répertoires distincts est apparue nécessaire.

Un premier fichier permet de colliger les informations variables pour chaque texte; les rubriques suivantes ont été retenues : nom de l'auteur, titre du texte, date et numéro de la revue, source première, sujet ou résumé, mots clés et remarques; deux autres rubriques, domaine et genre, subdivisées à leur tour en sous-rubriques de type booléen les complètent. Un deuxième fichier rassemble les informations invariables pour chaque signature identifiée : date de naissance, sexe, origine, époque, profession, statut social et appartenance au réseau. D'autres informations sont colligées séparément : des répertoires de titres de livres ou de périodiques et des index onomastiques s'avèrent des

¹¹ Le logiciel *FileMaker Pro 5*, auquel Marc Côté du CRILCQ (Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises) m'a initiée, a été utilisé.

instruments souples. Mais là encore, des difficultés surgissent. La revue regorge de noms propres de personnes, de lieux et de publications d'importance inégale. Par exemple, les références à M. de Labriolle, professeur de littérature française à l'Université Laval à Montréal¹², sont plus pertinentes pour comprendre la constitution du champ littéraire québécois que les références à la reine Alexandra, quoique cet engouement pour la cour de France ou de Navarre, mais surtout d'Angleterre dévoile un trait de société qui mérite aussi d'être examiné.

Bien que toujours en chantier, ce travail d'inventaire permet déjà de dégager quelques données dont l'intérêt est indéniable. Le classement des signatures selon l'origine et le sexe permet d'en déterminer les proportions et procure des informations sur l'importance accordée par le *Journal de Françoise* à l'instauration d'une littérature nationale et la volonté de procurer aux femmes une tribune où elles peuvent s'exprimer. Les données sur les genres littéraires renseignent sur les textes disponibles, tout en révélant les préférences de la directrice. Il en est de même pour les mots clés qui signalent les thématiques récurrentes. La date de naissance des signataires dévoile une unité générationnelle. En effet, les contemporains dominent de manière très marquée et, même s'ils appartiennent à plusieurs générations, nombre d'entre eux sont nés vers 1863, année de naissance de la directrice. Seuls les aphorismes dispersés dans la revue reflètent un intérêt pour les époques antérieures.

Les multiples chapeaux de la directrice

Ces index et inventaires fournissent des instruments propices aux recoupements et aux rapprochements significatifs et suggèrent de nouvelles pistes, mais ne peuvent se substituer à la lecture interne des textes. D'ailleurs, le sens premier du mot « dépouillement » comporte l'idée d'enlever, de dégarnir, de déposséder. Le dépouillement d'un périodique entraîne son appauvrissement, car en sélectionnant et en isolant certains de ses éléments, il déforme la perception globale de la revue et se compare à une coupe à blanc qui fait disparaître la forêt. Il faut plutôt concevoir ces instruments comme des herbiers qui permettent de mieux connaître et comprendre la forêt, et d'y circuler avec aisance; ils préludent à une lecture interne qui redonne à la revue sa densité et sa complexité et ouvre sur des perspectives beaucoup plus larges. La recherche sur le journal *Le Canadien* (1836-1845), dirigée par Micheline Cambron, a conduit à cette constatation : « malgré son apparente hétérogénéité, le journal doit être considéré comme un objet à part entière et la conservation — et l'exploitation ! — de l'entièreté du document qu'il constitue

¹² L'Université Laval établit une succursale à Montréal en 1876; elle disparaît en 1919, année de la fondation de l'Université de Montréal.

être posée comme absolument nécessaire¹³. » Les auteurs de la monographie sur *La Presse* d'Émile Girardin adoptent aussi cette méthode : le journal doit être lu « en continu, comme une œuvre cohérente, où le sens se construit jour après jour, [...] cumulativement et non successivement¹⁴ ». Ces deux études montrent la portée heuristique de cette approche.

C'est pourquoi, malgré la présentation visuelle des textes et la diversité du lectorat visé qui invitent à une lecture sélective, *Le Journal de Françoise* est pris « pour ce qu'il est matériellement, c'est-à-dire *un seul texte*¹⁵ ». La lecture en continue débute par le titre sur lequel je m'attarderai ici. Le mot « journal » traduit le flou qui caractérise les périodiques à cette époque. Robertine Barry, tout comme certains de ses collaborateurs, utilise aussi les mots « revue », « publication » et « feuille » pour qualifier son périodique. D'entrée de jeu, dans l'éditorial programmatique du premier numéro, elle donne au prénom Françoise une valeur emblématique : « ce nom dans notre pays, est en quelque sorte générique : il désigne souvent, dans le langage familier, la femme canadienne; il évoque des consonances et des souvenirs de terroir. » (*JF*, I, 1, 1902, p. 2). Ainsi, le titre annonce deux des principaux axes discursifs de la revue : la promotion des femmes et l'affirmation nationale indissociables d'une reconnaissance des racines. Parallèlement au caractère générique que Françoise donne à son pseudonyme, son utilisation dans le titre affiche en même temps le rôle prépondérant qu'elle joue dans la revue. Onze ans avant sa fondation, elle signe ses premières chroniques à *La Patrie* de ce pseudonyme, et admet dans le même éditorial qu'il a contribué à la faire connaître : « En choisissant ce titre, nous avons espéré d'abord retrouver les lecteurs et les lectrices qui nous ont, autrefois prodigué leur indulgent encouragement. » (*JF*, I, 1, 1902, p. 2). De pseudonyme qu'il est à l'origine, « Françoise » devient un nom de plume, même s'il n'a pas complètement éclipsé le nom de baptême; loin de servir de paravent, il constitue la marque de sa notoriété. La préposition « de » du titre marque l'appartenance. Comme fondatrice, directrice, rédactrice et administratrice, Françoise est investie d'une autorité qui se manifeste de plusieurs manières. Alors que pour la plupart des titres « le sens textuel s'épuise rapidement¹⁶ », *Le Journal de Françoise* conserve le sien et reste étroitement associé à sa fondatrice : il s'agit vraiment du journal de Françoise. Bien qu'elle

¹³ Micheline Cambron, « De l'importance de la facture des périodiques dans la compréhension de l'histoire de la littérature au Bas-Canada », *Fac-Similé*, n° 14, novembre 1995, p. 12.

¹⁴ Marie-Ève Thérénty et Alain Vaillant, *1836 : L'an 1 de l'ère médiatique. Étude littéraire et historique du journal La Presse d'Émile Girardin*, Paris, Nouveau Monde Éditions, 2001, p. 17.

¹⁵ Micheline Cambron, *Le Journal Le Canadien. Littérature, espace public et utopie 1836-1845*, Montréal, Fides, 1999, p. 63.

¹⁶ Voir Maurice Mouillaud, « Le journal un texte sous tension », dans Pierre Réat (dir.), *Textologie du journal*, Paris, Minard, 1990, p. 153 : « Qui entend encore l'humanité dans *L'Humanité*, libération dans *Libération*...? » On pourrait en dire autant du *Soleil* fondé à Québec en 1880, ou du *Devoir* fondé à Montréal en 1910, deux quotidiens toujours présents mais dont le sens textuel du titre s'est perdu.

sollicite un nombre considérable de collaborateurs, qu'elle subisse des influences et réagisse continuellement aux événements, aux débats en cours et aux propositions qui affleurent, tout indique qu'elle demeure seule maîtresse à bord, contrairement à d'autres revues caractérisées par leur collégialité. Les pages des enfants dévolues à sa sœur Blanche, sous le pseudonyme de tante Ninette, font exception. Outre les articles portant la signature de Françoise — éditoriaux, récits brefs, rubriques récurrentes — et ceux de la directrice et de l'administration qu'elle assume pendant les six premières années, des notes de la rédaction accompagnent plusieurs articles; de plus, elle surgit soudainement dans des communiqués d'apparence neutre, au premier abord. Un seul article est signé Feu-Follet, pseudonyme qui lui est attribué, mais il est probable qu'elle en utilise d'autres ici, sans qu'il soit possible de le confirmer. Son patronyme et l'initiale de son prénom n'apparaissent qu'en page un de couverture, établissant ainsi son double rôle de directrice et de rédactrice. Le nom de Fanchette de la rubrique de réponses aux lecteurs est une variation populaire de son nom de plume. Certains collaborateurs s'adressent directement à elle au début ou à l'intérieur de leurs articles. Les occurrences de son pseudonyme et des autres appellations qui la désignent l'emportent en fréquence sur tous les autres lexèmes. Cette redondance est l'indice d'un désir de se faire connaître et de s'afficher sur la place publique¹⁷. On est loin ici de la modestie considérée comme une vertu capitale qui caractérisait l'attitude de plusieurs Canadiennes au début du XIX^e siècle¹⁸.

La revue comme espace de sociabilité :

l'intime et le public

Bien que *Le Journal de Françoise* soit fortement marqué par la personnalité de sa directrice, il n'en demeure pas moins un espace de sociabilité. C'est d'ailleurs le cas de la plupart des revues culturelles et littéraires, souvent considérées comme un prolongement des conversations qui ont lieu dans les salons. Le salon, pièce de la maison où sont accueillis les visiteurs de l'extérieur, constitue la plus publique des pièces de cet espace privé, en fait, un espace

¹⁷ Parmi les 3150 périodiques répertoriés par Beaulieu et Hamelin de 1764 à 1944 dans *La Presse québécoise des origines à nos jours* (1987), au moins deux autres portent le nom de leur directrice : il s'agit de *La Revue de Manon* (15 février 1925 au 1^{er} février 1931), pseudonyme d'Emma Gendron, et la revue *Jovette* (1942 à 1951), dont Jovette Bernier serait cofondatrice (selon Nicole Brossard et Lisette Girouard, *Anthologie de la poésie des femmes au Québec*, Montréal, Édition du remue-ménage, 2003, p. 85). *Revue de la mode «Gorcy»* (1906-1919) est dirigée par les époux Gorcy, Gabrielle et Émile.

¹⁸ Julie Roy, « Le "genre" prétexte : récit de soi et critique sociale dans les correspondances "féminines" au tournant du XIX^e siècle », *Portrait des arts, des lettres et de l'éloquence au Québec (1760-1840)*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2002, p. 184.

semi-privé, qui établit la jonction entre l'intime et le public¹⁹. Dès la première livraison du *Journal de Françoise*, le ton est donné dans l'éditorial qui souligne le caractère intimiste souhaité : « Nous désirons que ces pages aillent au foyer de chacune comme des amies des bons et des mauvais jours; qu'elles soient les confidentes des unes, la consolation des autres, les conseillères discrètes de toutes... » (*JF*, I, 1, 1902, p. 1). Dans le même numéro, Marie-Louise Marmette-Brodeur, amie et collaboratrice assidue, établit clairement le lien entre *Le Journal de Françoise* et le salon : « Cette revue est une sorte de salon rose où les femmes viendront causer tout à fait entre elles. » (*JF*, I, 1, 1902, p. 11). Les salonnières du XVIII^e siècle, et davantage les salonnières françaises contemporaines — Françoise a eu l'occasion d'en rencontrer plusieurs²⁰ —, constituent des modèles qui justifient sa démarche. Françoise et plusieurs de ses collaboratrices réfèrent fréquemment à ces illustres femmes et leur consacrent des articles²¹.

Tout en constituant une manifestation de la présence des femmes dans l'espace public, *Le Journal de Françoise* est en même temps traversé par une rhétorique de l'intimité. Le titre évoque le journal intime. « Le Coin de Fanchette » souligne aussi ce caractère intime et familial, voire domestique de la revue, car le coin de Fanchette désigne un endroit de la maison qui sert de débarras²². Le degré d'intimité atteint ici son comble puisque la directrice s'adresse parfois à un lecteur unique, seul capable de comprendre la réponse à sa question non publiée. Bien que le périodique vise un public aussi large que possible — sa survie en dépend —, on perçoit les traces d'un niveau de lecture que seuls les initiés pouvaient comprendre, connaissant les personnes derrière les pseudonymes, participant aux conversations aboutissant à un texte dans la revue qui, à son tour, relance la discussion. Les nombreux marqueurs de l'intimité soulignant la nature dialogique de la revue laissent entrevoir « une intense activité en coulisse²³ ».

¹⁹ Michelle Perrot distingue les pièces de la maison bourgeoise réservées aux hommes (cabinet de travail, bibliothèque), les espaces féminins et les espaces partagés dans *Femmes publiques*, Paris, Textuel, 1997, p. 81-82. De là, l'idée du salon comme espace semi-privé où règnent les salonnières; cet aspect est aussi illustré lorsqu'un chroniqueur anonyme publie la liste de 42 invités à un thé chez Françoise, tout en laissant entendre qu'il ne les a pas tous nommés. (*Le Passe-temps*, 6 mars 1897).

²⁰ Pendant son séjour à Paris, à l'occasion de l'Exposition universelle où elle représente les Canadiennes avec Joséphine Dandurand, elle est invitée, entre autres, chez Juliette Adam et Hélène Vacaresco (« Lettre de Françoise », *La Patrie*, 26 mai 1900, p. 10, et 22 septembre 1900, p. 6). Admise comme membre à la Société des gens de lettres et au Lyceum de Paris, elle établit des liens avec Gyp (comtesse Martel), la baronne Grellet de la Deyte, la duchesse d'Uzès, Julia Daudet, etc.

²¹ Par exemple, M^{me} Geoffrin et M^{me} de Flahaut font l'objet d'études sous la signature de M^{me} Sauvalle.

²² Charles ab der Halden, dans *Études de littérature canadienne française*, Paris, Rudeval, 1904, p. 49, signale cette définition retrouvée chez Philippe Aubert de Gaspé, dans les *Mémoires*, Québec, N. Hardy, 1885, p. 6-11.

²³ Jacqueline Pluet-Despatin, « Une contribution à l'histoire des intellectuels : les revues », dans « Sociabilités intellectuelles. Lieux, milieux, réseaux », *Cahiers de l'Institut d'histoire du temps présent (IHTP)*, n° 20, mars 1992, p. 127.

Lorsque Françoise fonde sa revue, une importante partie de son réseau est en place. Il s'est construit au fil des années, on pourrait dire à partir de sa naissance, puisque au moins un membre de sa famille — peut-être davantage — y joue un rôle important. Son travail de rédactrice à *La Patrie*, la publication d'un recueil de nouvelles qui a bénéficié d'une bonne réception critique, son rôle de représentante des Canadiennes à l'Exposition universelle de Paris de 1900 sont quelques-uns des jalons qui concourent à la constitution d'un réseau étendu. Les données répertoriées montrent que l'ensemble de son réseau est activé dans l'espace de sa revue : sont mis à contribution relations intimes (Marie-Louise Marmette-Brodeur et Henriette Bourassa), voisins (Joseph Nolin qui habite à quelques maisons de chez elle, rue Saint-Denis, publie quelques poèmes et s'annonce comme dentiste), collègues de travail (Louis Fréchette, présent dès ses débuts à *La Patrie* signe le « Petit courrier littéraire ») ou d'associations (Marie Gérin-Lajoie), relations mondaines (le juge François Langelier et son frère Charles, député de Montmorency), abonnés et lecteurs (Léonise Valois et Paul Morin envoient leurs premiers poèmes à la revue). De plus, Françoise est déjà « le pivot d'une multitude de causes et de combats informels, alors qu'elle prête son nom et s'associe à nombre de causes culturelles collectives²⁴...» Son capital relationnel est considérable et s'accroîtra, du moins pendant les premières années de publication, car à partir de 1905, Françoise ne cesse de signaler le décès d'amis proches et de collaborateurs; son réseau semble commencer à perdre de sa densité.

Ses multiples chapeaux confèrent à Françoise un degré de centralité considérable; la revue est le lieu d'un dialogue constant avec ses collaborateurs et ses lecteurs. À leur tour, certains collaborateurs jouent de cette connivence avec les lecteurs et insèrent des remarques sur Françoise dans leurs articles. L'interdiscursivité des textes, tout comme les éléments du paratexte et du métatexte, contribue au caractère dialogique prononcé de la revue. Cette caractéristique des périodiques, particulièrement accentuée ici, fournit des indices permettant de dessiner la cartographie du réseau personnel de Françoise. L'appartenance à son réseau est souvent indiquée par des annotations que le sujet de l'article n'annonce pas, ou se lit en filigrane. La liste des signatures les plus fréquentes n'indique pas la nature de la relation avec la directrice, mais la rhétorique de l'intimité, qui affleure dans plusieurs textes, l'éclaire et apporte des précisions sur le degré de proximité. Par exemple, il peut s'agir d'une manière de parler d'elle : « C'est assez vous dire que la directrice de ce journal m'a confié le soin de ce département et que je devrai m'acquitter de mes fonctions sous les peines les plus sévères — du moins d'après les menaces de Françoise qui, plus habituée à commander qu'à prier, (!) entend

²⁴ Chantal Savoie, « Des salons aux annales : les réseaux et associations des femmes de lettres à Montréal au tournant du XX^e siècle », *Voix et images*, vol. 27, n^o 2 (80), hiver 2002, p. 248.

que tout marche au doigt et à l'œil, et ne se gêne pas pour vous le dire. » (*JF*, I, 1, 1902, « Mode et Modes », Cigarette, p. 12); d'une allusion à une rencontre passée : « Ma chère Directrice, lorsque vous avez quitté ce bon Paris, j'ai pris envers mes amies canadiennes un engagement presque solennel que je remplis aujourd'hui. » (*JF*, I, 3, 1902, « Lettre parisienne », vicomtesse d'Aubervilliers); ou qui n'a pas eu lieu : « Chère Françoise, la session touche déjà à sa fin et nous ne vous avons pas même entrevue à Ottawa. Ce serait de la noire ingratitude de votre part, si vous n'aviez une excuse : ce nouveau-né qui réclame tous vos instants et dont les spécimens sont ici entre toutes les mains. » (*JF*, I, 5, 1902, p. 41, « Lettre d'Ottawa » Yvette Frondeuse); un détail personnel glissé dans un article de Françoise sur Juliette Adam : « J'aimerais, pour ma part, exprimer à la Grande Française le plaisir charmant que me cause personnellement, la venue de chacune de ses œuvres, le délice que j'éprouve à les parcourir et ma joie tout intime, en même temps que la flatteuse satisfaction, de lire aux premiers feuillets, de cette bonne écriture que j'ai appris [*sic*] à connaître et à aimer : "À ma chère Françoise". » (*JF*, V, 3, 1906, « Mémoires de Mme Adam », Françoise, p. 36); ou la remarque d'un collaborateur qui se plaint de l'insistance avec laquelle la directrice sollicite des textes : « Vous m'avez arraché une promesse bien téméraire, ma chère Françoise, quand, l'été dernier, vous m'avez fait promettre de vous écrire un article pour votre numéro de Noël. » (*JF*, V, 19, 1907, « Réminiscences », Charles Langelier, p. 265). Les notes de la rédaction décrivent parfois les circonstances dans lesquelles le texte est parvenu au périodique et procurent également des indices sur son réseau.

On peut, de plus, déterminer plusieurs caractéristiques des acteurs de son réseau, comme le statut social, la profession, l'origine et le sexe. Par exemple, on constate qu'ils proviennent de domaines très diversifiés, un autre indicateur de l'étendue de son réseau : écrivains et journalistes, comme on s'y attend, mais aussi avocats, juges, hommes politiques, ecclésiastiques, etc. Outre des informations sur les acteurs, on retrouve des données qui concourent à définir d'autres aspects de son réseau, comme les lieux de rencontre, lieux intimes, semi-publics et publics : salons, théâtres, salles de concerts, institutions d'enseignement, bibliothèques, librairies, etc. Il est aussi possible de regrouper les acteurs selon des zones géographiques. Montréal est l'épicentre de son réseau avec des ramifications dans plusieurs régions du Québec, mais d'autres aires géographiques en font partie — au Canada, aux États-Unis et en Europe, en France surtout. Les moyens et les circonstances des rencontres sont aussi détaillés : correspondance, rencontres formelles et informelles, voyages, excursions et congrès, concerts, récitals et expositions, même les échanges téléphoniques sont mentionnés.

Mondaine ou militante?

Le Journal de Françoise ne peut se lire sans une connaissance de la période où il a été publié, sans les références aux débats qui alimentent les conversations et les textes. Une lecture globale permet de dégager ce qui dans la masse discursive de la revue est conforme à l'*ethos* de la bourgeoisie et au discours dominant, et ce qui s'en écarte. Françoise est issue de la bourgeoisie libérale modérée. La manière d'envisager la culture, les formes de divertissements privilégiées, les recommandations et les proscriptions de lectures ou de pièces de théâtre dénotent un habitus propre à la bourgeoisie. Des manifestations de cet habitus se retrouvent aussi dans les recettes et les conseils pratiques qui confirment la division des tâches entre hommes et femmes, et dans la publicité où produits de luxe et produits usuels se côtoient. On attend des femmes qu'elles soient de parfaites hôtesse qui savent recevoir leurs pairs, tout en veillant à la bonne marche de la maison dans le quotidien. La direction offre même le transfert de l'abonnement à ceux qui partent en villégiature. Malgré la présence d'un intérêt pour les femmes au travail (domestiques, ouvrières, employées de bureau, femmes journalistes), il est possible d'avancer qu'une grande partie des textes s'adressent à la bourgeoisie à laquelle appartient la majorité des collaborateurs et sans doute une bonne partie du lectorat ; on devine qu'il s'agit parfois des mêmes personnes.

La facture de la revue, le lectorat ciblé et une grande partie du contenu n'annoncent pas sa dimension militante et parfois même subversive. Françoise ose prendre la parole et revendique une place pour les femmes; elle a fait l'apprentissage de son métier de journaliste à *La Patrie*, un quotidien libéral et progressiste connu pour ses polémiques houleuses²⁵. La fondation de sa propre revue procure à Françoise une tribune exceptionnelle. Sur le plan social, elle exprime ses opinions et cherche à influencer ses lecteurs; sur le plan littéraire, elle offre un espace public pour la publication de textes écrits par des femmes, qui constituent 35% des signatures des sommaires; ce pourcentage est probablement plus élevé si on tient compte des signatures ne permettant pas de déterminer le genre sexuel (environ 10%), ainsi que des textes anonymes. Un discours revendicateur, parfois prudent, parfois audacieux, souvent teinté d'ironie, traverse le périodique. Plusieurs des sujets abordés se démarquent du discours dominant : le droit des femmes à l'éducation supérieure, les difficultés des relations dans les ménages, l'égalité juridique, la défense et le soutien des femmes au travail, la nécessité pour les femmes de s'associer pour faire valoir leurs droits et exercer une influence sur la société,

²⁵ Jules-Paul Tardivel — fondateur et rédacteur de *La Vérité*, périodique conservateur et ultramontain — lui reproche ses fréquentations : « ...il nous a semblé que le milieu où s'écoule sa vie littéraire a donné une fâcheuse tournure à son esprit. [...] Il s'agit de *La Patrie* où écrit M. Fréchette, et dont M. Sauvalle est le rédacteur et M. Beaugrand le propriétaire-directeur ! » (*La Vérité*, XIV : 47, 1895, p. 7).

l'urgence de l'édification d'une bibliothèque publique à Montréal, une campagne pour inciter les femmes à voter au gouvernement municipal, droit qu'on menace de leur enlever si elles ne l'utilisent pas²⁶, l'interrogation sur la pertinence du suffrage des femmes aux gouvernements fédéral et provincial, autant de sujets très présents dans la revue. Bien que Françoise n'écarte pas les sujets plus légers, elle refuse de présenter une chronique mondaine et s'excuse de quelques rares entorses à la règle. Si les lieux de rencontre sont ceux des mondanités, c'est qu'ils constituent les seuls endroits où les femmes peuvent se réunir à ce moment : leurs propres salons, les théâtres et les salles de concerts habituellement associés aux divertissements et aux conversations superficielles.

Tout ramène à un des buts premiers de la revue qui est d'instruire, d'informer et de suppléer aux carences du système scolaire, tout en réclamant l'accès des femmes aux études supérieures. *Le Journal de Françoise* rend compte des activités culturelles afin d'informer et de faire connaître les artistes canadiens. Même « Le coin de Fanchette » est présenté comme un « bureau d'information ». Face à un clergé réfractaire à l'instruction obligatoire et gratuite, les revendications réitérées de Françoise constituent de la provocation. La lecture du périodique invite à mesurer l'écart entre mondanité et militantisme, entre conformisme et dissension. S'il y a tension entre ces deux pôles, elle semble assumée. Les femmes de la bourgeoisie sont les premières à profiter d'une éducation poussée dans les pensionnats et à revendiquer des changements. Françoise s'attribue le droit d'influencer l'opinion publique en faveur des réformes qu'elle réclame.

Bien que cette apparition des femmes sur la place publique n'aille pas sans une forte résistance, les conditions socioéconomiques les servent dans leur désir de s'affirmer. Les plus perspicaces des rédacteurs de journaux, de même que les entrepreneurs qui achètent des espaces publicitaires voient dans l'embauche de femmes journalistes un moyen de multiplier les lecteurs — et les lectrices surtout, de même que des consommatrices de leurs produits. Françoise, comme d'autres de ses contemporaines, profite de cette brèche. En fondant sa propre revue, elle se donne une marge de manœuvre encore plus grande que celle dont elle jouissait à *La Patrie*.

L'accès des femmes à la sphère publique par le biais des périodiques entraîne une transformation progressive des mentalités. On peut se demander pourquoi les revendications des femmes dans le *Journal de Françoise* n'ont pas eu plus d'effets immédiats. La réponse se trouve dans l'attitude de la toute-puissante Église qui, devant la percée des femmes sur la place publique, réagit en définissant un bon et un mauvais féminisme, et en contrôlant les associations

²⁶ Les veuves et les célibataires contribuables ont le droit de vote au gouvernement municipal.

féminines; elle tente d'imposer un modèle unique, celui de la femme au foyer, épouse et mère avant toute chose. On essaiera de faire rentrer les femmes à la maison d'où elles étaient sorties pendant quelques décennies, mais Françoise ne sera plus là pour assister à ce recul momentané²⁷.

La biographie revisitée

Prendre en compte l'entièreté d'un objet aussi considérable que *Le Journal de Françoise* nécessite plusieurs lectures et invite à la prudence. L'interdiscursivité des textes et la contextualisation des événements auxquels Françoise participe et réagit permettent de nuancer la portée de certains propos et d'éviter les simplifications. Au cours de sa trajectoire, un individu peut se contredire, se tromper, mais aussi évoluer. L'étude systématique du *Journal de Françoise* permet de poursuivre la biographie de sa fondatrice là où les précurseurs l'ont laissée²⁸. Les documents la concernant sont dispersés dans de nombreux fonds d'archives et l'étude du *Journal de Françoise* ouvre de nouvelles pistes d'exploration. Françoise est décédée en 1910 et ses contemporains ont disparu à leur tour; on ne peut aujourd'hui rencontrer que des personnes qui ont connu des personnes qui l'ont connue. L'étude du périodique qu'elle a fondé, l'analyse de son réseau personnel et l'examen de fonds d'archives personnels ou publics prennent le relais et permettent d'éviter certains pièges propres à la biographie, sans abandonner cette perspective. Je reprends à propos de Françoise, cette interrogation d'Yvan Lamonde pour Louis-Antoine Dessaulles : « en quoi la vie de [Robertine Barry] parle-t-elle de la société canadienne-française entre [1891 et 1910], de quoi [Robertine Barry] peut-elle bien être représentati[ve] ²⁹? » L'étude du *Journal de Françoise* répond en partie à ces questions.

Lise Beaudoin
Université de Montréal

²⁷ Cette question est abordée par Marie Lavigne, Yolande Pinard et Jennifer Stoddart, « La Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste et les revendications féministes au début du XX^e siècle », *Travailleuses et féministes, les femmes dans la société québécoise*, Montréal, Boréal Express, 1983, p. 199-216. Le concept de « maternalisme » est proposé pour désigner la position qui l'emporte après la Première Guerre mondiale (voir Karine Hébert, « Une organisation maternaliste au Québec. La Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste et la bataille pour le vote des femmes », *Revue d'histoire d'Amérique française*, vol. 52, n° 3, hiver 1999).

²⁸ La présentation des *Fleurs champêtres* par Gilles Lamontagne chez Fides en 1984 et la thèse d'Anne Carrier, « Françoise (pseudonyme de Robertine Barry) : édition critique des *Chroniques du lundi* (1891-1895) », [thèse non publiée], Québec, Université Laval, 1988, constituent les deux principales références. La biographie que lui consacre Renée des Ormes, (pseudonyme de M^{me} Turgeon née Léonide Ferland), en 1949, *Robertine Barry en littérature : Françoise*, est fondée, en grande partie, sur des témoignages recueillis auprès de personnes l'ayant connue trente ans avant la rédaction et aucune source n'est mentionnée.

²⁹ Yvan Lamonde, « Problèmes et plaisirs de la biographie », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 54, n° 1, été 2000, p. 90.